

Après la pluie, l'art électronique

Désert. 6^e manifestation internationale vidéo et art électronique Champ libre Sous la présidence d'honneur de Pierre Bongiovanni Du 20 au 27 septembre 2004

Martine Rouleau

Volume 49, Number 197, Winter 2004–2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rouleau, M. (2004). Review of [Après la pluie, l'art électronique / *Désert. 6^e manifestation internationale vidéo et art électronique* Champ libre Sous la présidence d'honneur de Pierre Bongiovanni Du 20 au 27 septembre 2004]. *Vie des arts*, 49(197), 71–73.



APRÈS LA PLUIE, LE DÉSERT FLEURIT

Martine Rouleau

L'ORGANISME *CHAMP LIBRE* SE PLAÎT À PROVOQUER LES RENCONTRES ENTRE L'ART ET LE CITADIN, ENTRE L'ARCHITECTURE ET LES CRÉATIONS TECHNOLOGIQUES, ENTRE LES ARTISTES ET LA VILLE. LA 6^e MANIFESTATION INTERNATIONALE VIDÉO ET ART ÉLECTRONIQUE (*MIVAEM*), PRÉSENTÉE SOUS LE THÈME DU DÉSERT, NE FAIT PAS EXCEPTION. LORS DE LA 5^e ÉDITION, L'ÉVÉNEMENT AVAIT EU LIEU DANS LA STATION DE POMPAGE *CRAIG*; CETTE FOIS, C'EST LE SITE DÉSFFECTÉ DE L'INCINÉRATEUR DES *CARRIÈRES*, DANS LE QUARTIER INDUSTRIEL DE ROSEMONT - PETITE-PATRIE QUI A ÉTÉ CHOISI ET TRANSFORMÉ, L'ESPACE D'UNE SEMAINE, EN LIEU D'EXPOSITION ET D'ÉCHANGE.

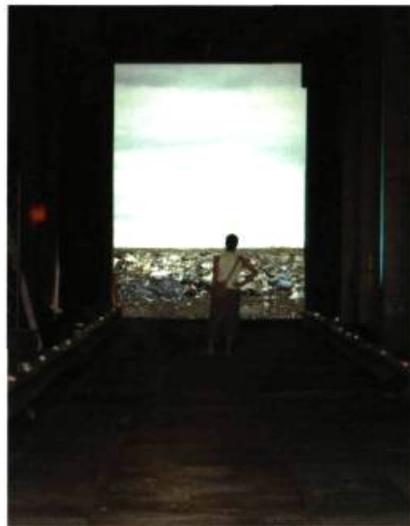
Spectaculaire de nuit et plutôt terne de jour, le site a été exploité avec finesse et intelligence, notamment grâce à la scénographie de l'architecte Paul Laurendeau qui a su tirer parti des moindres volumes et recoins de l'incinérateur, ainsi que de ses environs immédiats afin de créer des écrans, des enclaves, des capsules voués à l'exposition des œuvres. La mise en espace a eu pour fonction de guider les visiteurs tout en leur allouant la flexibilité nécessaire pour explorer le site. Dans cette optique, la rampe, qui autrefois permettait le transport des rebus vers la partie supérieure de l'édifice, faisait à la fois office d'observatoire – offrant une vision inusitée du quartier – d'espace d'exposition et de zone transitoire entre les différentes zones aménagées du site.

Si certaines créations, telle l'installation vidéo *Issue* d'Isabelle Hayeur, dictaient

d'emblée le choix d'un espace, d'autres ont été aménagées dans des conteneurs, avec plus ou moins de bonheur. Si l'œuvre *Fantasmagorie plus ou moins factice* de l'artiste Patrick Bérubé semblait avoir été créée en fonction d'un tel espace, en revanche la disposition des moniteurs qui servaient à visionner les œuvres Web permettait difficilement à plusieurs visiteurs de se déplacer avec aisance d'une œuvre à l'autre.

À CHACUN SON DÉSERT

La thématique du désert, interprétée à des degrés divers par les 125 artistes invités à participer à cette 6^e MIVAEM semblait constituer tout simplement une manière de caractériser le site, forme de désert urbain, concrétion laissée par la convergence de la consommation et de la production industrielle effrénée. Les artistes, telle Choi Hee-Sun avec



son *Des(s)ert* dont les grains de sable en cristaux de sucre offrait une vision romantique des grands espaces, se sont faits plutôt rares parmi les nombreuses visions critiques de banlieues et de friches urbaines. Ainsi, la forme et le propos de l'installation sonore *Parole des cendres* du collectif Vertex (Andrew Watson et Nicolas Basque) convenaient parfaitement au ton généralement adopté. Essentiellement constitué de sons et de témoignages sur l'incinérateur, l'ensemble de l'œuvre se voulait à la fois un document d'archives sonore et une réflexion sur le tissu urbain. La pertinence de l'association au Festival Country de Saint-Tite demeure mystérieuse, quoique la vidéo interactive *PINGPONGCOUNTRY* des artistes Remco Shuubiers et Bijan Dawallu, résultant de ce lien, fût dotée d'un humour absurde faisant oublier toute réserve.

Les choix des commissaires invités a joué un rôle important dans l'interprétation de la

marge du site principal, à la galerie Art-Mûr. Rassemblées sous le titre *Horizons*, les créations de César Saëz, Patrick Bérubé et Éric Raymond ont exploré diverses perceptions de l'espace et du paysage. Fabrice Montal, quant à lui, a fait appel à Nicolas Bolduc et au collectif PHYLM (Emmanuel Lefrant / Philippe Pasquier) afin d'évoquer, par le biais de la vidéo, *le désert et la répétition*. *DUBERGER 7H30 PM* et *Survie* ont ainsi mis en lumière la désolante uniformité que laisse derrière elle la répétition.

La programmation vidéo offrait des interprétations plus vastes encore du désert rassemblant de courtes œuvres sous des thématiques diverses: *Le sable au corps*, *Sous le soleil exactement*, *Non-lieux*, *Villes Hypnotiques*, *Jeux de vidéos*, *Arrêts sur mirages*, *Nomadisme*, *Un désert intérieur*. À cette programmation variée s'est greffé le programme spécial *Les déserts de Bill Viola*, une programmation d'artistes canadiens invités par Lisa Steel et Kim Tomczak à soumettre des œuvres correspondant à la thématique *Deserted Streets at Midday*, *Unrest*, *Not Yet Visible* et finalement deux projets rassemblant des œuvres d'artistes argentins explorant les thématiques *Horizonte et Desierto*. Bien que l'attrait qu'exerce un artiste de l'envergure de Bill Viola soit indéniable, les programmations canadienne et argentine se défendaient bien, offrant aux spectateurs la chance de découvrir des artistes prometteurs dont les productions rivalisaient d'inventivité et de style.

thématique. Ainsi, l'artiste Yann Breuleux a résolument orienté le volet *Re[génération]* vers l'émergence de nouvelles formes et de nouveaux usages de l'espace. L'intérêt pour la convergence de l'art et de l'architecture qui a mené Cécile Martin à la co-direction de *Champ Libre* s'est manifesté par un choix d'œuvres exposées en

D'ailleurs, les artistes originaires de 20 pays différents qui ont donc répondu à l'invitation de *Champ Libre* savaient qu'ils s'engageaient dans une aventure fort ambitieuse: « en confrontant le milieu des arts électroniques à un thème et un site donnés, [ils devaient] créer un cadre formel et restreint au sein duquel sont forcés la réflexion et le positionnement des artistes quant à la valeur de leur intervention dans le cadre d'un événement international, tant pour un public de spécialistes que de néophytes. » Certes, *Champ libre* a offert à ses invités un espace désormais habituel, il s'agit d'une vision bien de son époque puisqu'il est devenu courant que les friches urbaines de grandes capitales à travers le monde soient récupérées par les artistes à titre d'ateliers et de galeries temporaires. Encore faut-il se questionner sur la portée de l'événement: cette manifestation contribue-t-elle vraiment à démocratiser une forme d'art? Suscite-t-elle des réflexions nouvelles sur la production artistique, chez les artistes, les spectateurs et les critiques?

EN DÉVELOPPEMENT

En quoi consistent les arts technologiques? À parcourir le site de la 6^e édition du MIVAEM, un constat émerge: la diversité des œuvres et des techniques peut difficilement conduire à un champ spécifique. Et voilà ouverte une piste de réflexion; à cet égard, *Champ Libre* aurait au moins le mérite de contribuer à amorcer un mouvement à la fois créatif et critique en regard du foisonnement des productions artistiques qui se logent dans cet intrigant créneau technologique. En invitant aussi bien des artistes que des architectes et des académiciens de toutes nationalités à contribuer à l'élaboration du projet, le MIVAEM offre une diversité de points de vues propice au développement et à une plus grande compréhension des arts technologiques. Le volet des conférences et tables rondes, avec les interventions de Graciela Taquini, du collectif Luna nera, ainsi que de Barry Vacker et Yvonne Spielman, ont sans doute contribué à défricher un peu le terrain. Cet aspect de l'événement gagnerait

Isabelle Hayeur
Issue, 2004
Installation vidéo interactive
Photo: Isabelle Hayeur

EXPOSITION

**DÉSERT. 6^e MANIFESTATION
INTERNATIONALE VIDÉO
ET ART ÉLECTRONIQUE**

Champ libre
Sous la présidence d'honneur
de Pierre Bongiovanni
www.champlibre.com/desert
Du 20 au 27 septembre 2004

QUI TIENT LES MÉDIAS...

Marie Claude Mirandette

à être approfondi lors des prochaines éditions avec davantage d'invités et le soutien de publications, sans pour autant sacrifier le mandat « démocratique » de *Champ Libre*, bien sûr.

L'ARTISTE PHOTOGRAPHE-VIDÉASTE ISABELLE HAYEUR

Le prix OFQJ-Champ Libre Le Fresnoy pour la meilleure œuvre d'art électronique québécoise a été décerné à l'artiste Isabelle Hayer pour son installation intitulée *Issue*. Le prix lui permettra de séjourner en résidence de recherche au studio de création numérique Le Fresnoy, l'un des plus importants d'Europe. Son œuvre occupait le fond de l'immense salle des sédiments de l'incinérateur, qualifiée de « cathédrale industrielle » par l'artiste. Sur un vaste écran était projeté un paysage évoluant presque imperceptiblement au gré des mouvements des visiteurs, enregistrés par des détecteurs de mouvements disposés le long du corridor.

Le dispositif faisait un usage ingénieux de l'espace, donnant l'impression aux visiteurs que la sombre salle s'ouvrait sur une nouvelle perspective. La succession des images était présentée à un rythme très lent, quasi hypnotique, qui rappelait un mirage alors que défilaient dans la pénombre des paysages tour à tour verdoyants ou urbains. Des grappes de petits immeubles au loin se confondant avec de grandes étendues désertiques remplacées ensuite par une végétation rampante donnaient l'impression de surgir hors de l'écran pour envahir l'incinérateur. Ce cycle naturel aux reflets moirés laisse une impression durable des traces par le biais desquelles tout individu modifie son environnement, mais semait également un doute: jusqu'à quel point l'homme est-il maître de cette nature dont les changements graduels ne sont parfois perceptibles qu'avec le recul de l'histoire?

Champ Libre contribuera certes à alimenter la réflexion nécessaire à une vue plus large du paysage urbain, davantage jungle que désert. □

Pour sa septième édition, l'espace *Zone libre* du Musée des beaux-arts de Montréal (espace consacré à la présentation de projets en art actuel) propose une installation de l'artiste montréalais d'origine albertaine Nelson Henricks. Vidéaste à l'impressionnante feuille de route, Nelson Henricks est l'auteur d'une œuvre riche et diversifiée qui conjugue, sur un mode le plus souvent jubilatoire, le visuel et le textuel dans une harmonie rythmique et une complémentarité sémantique percutante. À la fois drôle et intelligente, critique et réflexive, sa production comprend déjà une quinzaine de vidéos auxquelles se sont ajoutées, depuis quelque temps, des installations vidéo que l'on a pu découvrir à Montréal chez Graff et à la galerie B-312, mais aussi à Toronto, à New York, à Manchester et à Buenos Aires.

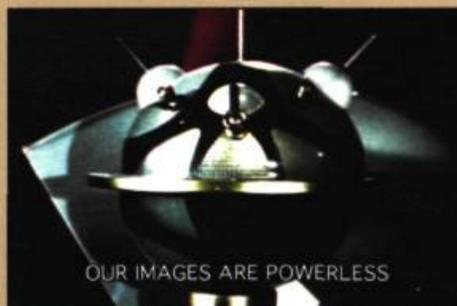
Sur fond de musique techno et sous des airs de vidéoclip pop, *Satellite* est un montage audiovisuel dynamique présenté sur deux écrans. Sous des allures aguichantes, cette œuvre propose une réflexion sensible, intelligente et originale sur notre rapport au monde, sur notre manière de l'appréhender, de le voir, de le percevoir, mais surtout de le comprendre. Projetées côte à côte, les bandes visuelles de cette installation incarnent, métaphoriquement, les deux hémisphères du cerveau humain, mais aussi tout ce qui est, par essence, binaire.

L'éclectisme des images mises en scène par Henricks – des extraits de documentaires scientifiques des années 1950 et 1960, d'anciens films éducatifs, des actualités, ainsi que des extraits de ses précédentes productions vidéographiques –, permet de construire un récit en forme de parabole contemporaine, telle une fable hybride et peu rassurante se déroulant au cœur d'un étrange univers composé de toutes pièces par l'artiste. Aux confins de la science et de la fantaisie, Henricks questionne le rapport que l'Homme entretient à l'égard des technologies de l'information, mais aussi l'impact de ces dernières — en particulier le satellite,

la télévision et l'ordinateur — sur sa perception de la réalité. Aux réalités serait-on tenté de dire. Ainsi, la joyeuse cacophonie apparente de cette œuvre concourt à démontrer à quel point, et malgré l'illusion créée par le mirage de l'accessibilité à l'information, notre rapport au monde est orienté par les idéologies et les technologies dominantes qui agissent comme autant de filtres déformant la réalité. À ce titre, les extraits de documentaires scientifiques anciens, tous plus subjectifs et biaisés les uns que les autres, exemplifient les mécanismes de cette « grande manipulation », dont nous sommes tous victimes.

Ainsi, sous des allures ludiques et légères, voire faciles, l'œuvre de Henricks invite chacun à se questionner sur la manière de percevoir, de comprendre et d'interpréter la réalité que l'on croit saisir à travers les canaux sensoriels primaires que sont l'ouïe et la vision. Ceci, sans pour autant verser dans l'œuvre poli-

tique ou idéologique partisane *stricto sensu*. Au terme de cette expérience multisensorielle, le visiteur n'a qu'une certitude: il ne sait ni lire, ni entendre, ni voir, ni décortiquer, encore moins comprendre ce qu'il perçoit du monde dans lequel il évolue. Plutôt inquiétante, cette œuvre confirme le talent de Nelson Henricks et la pertinence de son travail. De toute évidence, l'artiste encore jeune atteste déjà une maturité précoce. ■



OUR IMAGES ARE POWERLESS

Satellite, 2004
Extrait de bande vidéo de 10 minutes

EXPOSITION

SATELLITE NELSON HENRICKS

Musée des beaux-arts de Montréal
Espace *Zone Libre*
1380, rue Sherbrooke Ouest
Montréal
Tél.: (514) 285-2000
www.mbam.qc.ca
Du 10 juin au 17 octobre 2004